

Jean-Christophe Heckers

Equinoxe

♪ nouvelle / 1993 /

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Equinoxe

(juin-août 1993)

Champ de vision

Dans une autre vie ou une autre mort. Les mains posées sur une rambarde rouillée. Les yeux fixés sur un instant imaginaire, bleu et noir. Il fait beau. Des anges agonisent sous les porches. Odeurs de pisse et de nourriture avariée. Ici ou là des ambiguïtés se mêlent aux phrases érigées en dogmes glacés. La nécessité absolue d'abandonner tout rationnel. Ne garder que la faim muette tapie sous l'estomac. La faim distordue de souffrance et de volupté. Cette faim génère un champ qui baigne la machine que vous voyez ici, reliée à un tableau de contrôle constitué de deux panneaux. L'utilité de la machine est toujours discutée, mais son fonctionnement est régulier depuis des siècles. Il ne faut sans doute pas se retourner. Un peu comme une

noyade... Ces yeux gris qui fixent les cargos en partance. Un soupir et le monde bascule dans un chaos de couleurs. Les yeux se ferment pour ne pas pleurer. C'est ridicule, bien sûr.

Le Môme marche faisant front au soleil. Torse luisant de sueur dans une autre vie ou une autre mort. Les mains serrées sur la gorge d'un ange. Ce n'est peut-être pas grave. Crissements de carapaces comme une mort chitineuse raclant les derniers lambeaux de réalité. Un soupir et les yeux se ferment sur les couleurs. Il n'y a plus de mots. Ceci est un duel, comprenez-vous ? Le duel du temps avec l'innocence. Ou autre chose. Mais peu importe. Crissements d'anges faisant front au soleil. Le torse luisant de carapaces. Le Môme s'est penché par-dessus la rambarde du pont et regarde sa propre image dans les eaux boueuses du fleuve. Aucune importance. Des éclairs multicolores emplissent le champ de vision de fracas chitineux.

Regardez bien. C'est très important. Considérez sa chute le long de la ligne des siècles. Comme elle est uniforme, sans aucune accélération. Et regardez ce cadran : l'aiguille reste obstinément sur zéro. Ça doit signifier quelque chose. Personne n'a encore réussi à savoir quoi. Dans une autre vie ou une autre mort le Môme s'est penché et son regard a heurté les anges. Il s'est redressé épouvanté et s'est mis à courir jusqu'à

tomber d'épuisement. Alors il y a eu cet autre garçon qui l'a relevé et cette fille qui lui a souri. Il a serré la main du garçon, très fort, et ils l'ont ramené chez eux. Un soupir sur le cadran de la ligne des siècles. Des ombres virevoltant dans les cheveux. Le monde bascule. Pas grand chose en vérité. Juste de quoi effrayer quelques instants. Midi. Heure trop lente, trop creuse, trop. Pas si simple de mourir à midi.

Le Môme fixe la fille. Ils sont allongés sur une terrasse ombragée. Le soleil écartèle le bleu presque noir du ciel. Un peu comme une noyade. L'aiguille ne tressaute même pas. Aucune hésitation. Tout reste aussi uniforme qu'au commencement. Faites bien attention. Ça ne durera pas. Étendu, calme, et même indifférent. Ne pensant à rien. Se contentant de respirer, d'éprouver l'ivresse d'être là, pas plus. Vide, peut-être heureux (peut-être). Au bout d'un moment penser devient inutile. Il oublie les mots. Se dilue. Se fait incandescence, tourbillon, douleur. Mais l'anéantissement ne vient pas, l'effleure à peine. Il lui restera juste un goût amer au fond de la gorge. Le garçon se penche sur lui. « Tu veux manger ? Boire ? » Des odeurs d'ordures surchauffées montent.

Ensuite : il n'y a plus de mots. Un peu comme un duel virevoltant. Sur le cadran des épouvantes l'aiguille tressaute avec des flashes orange. Mais peu importe.

Tout s'effondre, ridiculement. Il faudrait revenir en arrière : jusqu'au point d'intersection définissant toutes réalités. À quoi bon... Le garçon a la peau brune et les yeux dorés. Le Môme lui sourit et penche la tête. La fille, appuyée sur le coude et la tête rejetée en arrière, devient pâle, puis diaphane. Ses yeux bleu-noir transpercent la souffrance qui s'agglutine dans le ciel, comme une sphère de lumière vive. Le Môme se met alors à hurler. Regardez bien. Le garçon, le Môme, la fille. Ils ont tous le même âge. La plus grande différence qui existe entre eux et lui, je vous laisse la deviner. Mais regardez bien sa chute, soumise aux désirs du garçon et de la fille. Il y a peut-être là une leçon, quoique j'en doute. Le Môme hurle alors le garçon pose une main sur son épaule, ce qui le calme, puis il le déshabille en silence et l'entraîne à l'intérieur. La fille n'a toujours pas bougé, et la souffrance palpite prête à éclater. Pâle, le Môme se laisse posséder dans une chambre blanche, et sanglote son plaisir.

Le jeu de l'étoile molle

Éclatant soudain en bouillonnements éclairs mauves toute la douleur toute l'épouvante se répandent sur la

ville et des cris montent. Les foules se précipitent dans les rues fuyant leur terreur. La fille n'a toujours pas bougé. Elle sent un frémissement dans ses hanches et ferme les yeux. Une telle douceur en spirales torpides ondulant sous la peau... Sa bouche en rictus d'extase sous le soleil éparpillé en bandes blanches qui strient les façades. Sa bouche avec des gémissements glacés. Des décharges électriques courent le long de son épine dorsale et vont tourbillonner à ses tempes.

Le garçon pleure sur les épaules du Môme au visage fermé tout son corps muscles tendus prêt à bondir. Le Môme le repousse et se lève. Nudité contre l'épouvante. Il regarde par la fenêtre les foules se piétiner. Un goût de sang et de nausée au fond de la gorge. Regagne la terrasse. Saisit la fille par les cheveux et fixe tranquillement ses yeux d'intensité négative. Pupilles creuses de la chimère à rire d'abysses. Il sourit et l'étrangle en chantonnant. D'un coup toute la ville se calme. La chaleur retombe en nappes ondoyantes. Ce n'était pas grand chose. Le garçon le rejoint et considère : le Môme exultant et le cadavre de la fille. Il crie et s'enfonce les ongles dans la paume. Le Môme le gifle à toute volée puis se penche sur la fille. La ressuscite en frôlant son épaule du bout des doigts. Elle se relève brusquement en serrant sa gorge. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demande le Môme. « Rien », balbutie-t-elle

en reculant. « Exact », dit le Môme. « Rien. » Et tout s'efface, tout à rebrousse-poil avec de petits soubresauts.

Mise au point sur la ligne du néant. Le Môme et le garçon sortent de la chambre en se tenant par la taille, et la fille se tourne vers eux avec un sourire. Ainsi le silence meurtri étendu au-dessus des toits eux trois regardant le ciel lissé à peine le germe d'un nuage d'orage à l'horizon le Môme derrière elle la tenant par les mains ou jouant avec ses cheveux posant des baisers sur ses épaules. Vous voyez l'aiguille commence à trembler quelque chose se prépare Dieu seul sait quoi attendons un peu pour voir... Et la fille caresse les mains du Môme ses yeux étincellent un sourire voluptueux découvre ses dents et le garçon fronce les sourcils – sans doute un peu jaloux. Le Môme embrasse ses épaules et effleure sa poitrine. Mais un autre garçon entre et il abandonne la fille. Ce garçon-là lui ressemble : comme vous ressemblerait votre double. Le Môme et lui se regardent sans rien dire. Emplis d'une certitude inébranlable. Puis le double les considère l'un après l'autre, longuement, hoche la tête et d'un petit geste annule tout.

Trois secondes avant impact

Pas moyen. Comme des échardes d'acier plantées au fond du crâne, vibrant de chaleur. Dans une autre vie ou une autre mort. Les mains posées sur une rambarde rouillée. Crissements chitineux du réel sur la paume. Les yeux fixés sur un instant imaginaire, bleu et noir. Le jour cogne aux tempes. Torse luisant de sueur, le Môme marche en faisant front au soleil. Plaintes d'anges agonisant contre les murs. Vous regarde en passant, puis passe le pont – bref coup d'oeil aux cargos en partance – et descend le long de la jetée en direction de la plage. Imaginant que c'est par jeun ou par désœuvrement, vous commencez à le suivre. Dès lors tout est achevé.

Il voue amène jusqu'à une cabane de tôles où vous trouvez le garçon et la fille. À votre arrivée elle se lève et vous regarde fixement, sourire grimaçant sur les lèvres. Le garçon s'est posté derrière vous. Elle vous considère. Vous évalue. Vous fait un signe. Vous sortez tous les deux. Sur le pas de la porte, suave elle rejette ses cheveux en arrière et vous plante un couteau à hauteur du coeur.

L'aiguille bondit de l'autre côté du cadran. Oscille. Revient sur zéro. Un fracas métallique vous éveille.

Crâne couvert d'électrodes qui palpitent. Résonnent des rires étouffés et des bruits de batailles. Et puis ce bourdonnement hypnotique. Le Môme assis devant vous sa nudité resplendissante. N'essayez pas de comprendre. Respirez calmement. D'un côté de la machine sort une bande perforée, transparente, qui se dévide lentement. Il se lève, touche votre épaule et c'est un tonnerre qui vous traverse. « Debout. Nous n'avons pas beaucoup de temps. »

Vous le suivez jusqu'à une petite pièce. Et maintenant regardez. Il y a plusieurs miroirs. Vous y voyez soit le garçon, soit la fille, ou encore le Môme. Ou quelqu'un qui surgit de votre mémoire pour s'y noyer aussitôt. À vous de choisir. Si vous restez indécis, il y a encore un miroir, qui s'éclaire progressivement. À vous de vous y reconstruire, si vous y parvenez. Ce dont je doute. D'ailleurs regardez-vous. Regardez-vous bien. Pour vous il est trop tard. Il ne vous reste plus qu'à sortir. Ils vous attendent.

***Tous les morts
lèvent la main droite***

Debout vous regardant sourires glacés sur les lèvres.

Vous avez un peu la nausée. Vous serrez un peu les dents. « Alors voilà », dit le Môme, « ça n'a pas marché. Problèmes au niveau de l'identificatrice. Mémoires barbouillées de vos fantasmes. Tout le réseau mis en boucle. En boucle fermée, je précise. Vous seul pouvez encore y retourner pour annuler vos conneries. Nous ne pouvons plus rien faire. Pigé ? Vous avez foutu en l'aire le scénario, dès le début. Tout tenté pour récupérer la situation. Pas moyen. Même en greffant un scénario contradictoire. Vous avez tout modifié. » Il se penche vers vous. « Jusqu'à nous, vous comprenez ? » Vous secouez la tête. Esquissez un geste vague. C'est une grande pièce blanche emplies de machines clignotantes et vrombissantes, d'écrans sur lesquels palpitent des papillons cathodiques. Vous lâchez : « C'est peut-être eux qui l'ont voulu » en ignorant de qui vous parlez. La fille ricane. Hausse les épaules et sort en compagnie du garçon. Le Môme regarde longuement ses mains et murmure : « Pourquoi pas... » puis il saisit votre bras. « Habillez-vous. Nous allons faire un tour. »

Dédale de couloirs. Hommes et femmes en combinaisons noires ou blanches avec des badges-codes pour vous indéchiffrables. Le Môme marche devant vous comme glissant sur de l'eau, saluant parfois quelqu'un d'un signe de tête. Il y a de la musique : chaque étage a la sienne propre. Pour l'instant, c'est du

Scelsi. De temps à autre le Môme se retourne vers vous avec des yeux interrogateurs. Vous y lisez peut-être aussi du désir. Rien n'est moins sûr. « Pourquoi n'avez-vous pas contrôlé votre séquence ? » demande-t-il soudain. Haussement d'épaules. « Pas eu le temps. Il y a eu un cafouillage dès le départ, des interférences. La fonction refoulement a sauté juste après. Mais la fille n'a pas du tout respecté le programme. En ce qui la concerne c'était conscient. Moi je n'ai rien pu faire. Sinon pire... » Le Môme stoppe. « Je sais ce qu'elle a fait. Une idiote cynique. J'ai envoyé un rapport sur son compte. Elle risque gros. Les contrôleurs verront bien qu'elle a agi à sa guise, et surtout par vengeance. Elle n'a pas réussi à m'avoir, vous savez ? C'est pour ça. Quant aux interférences, elle doit aussi y être pour quelque chose. » Il sourit distraitement et repart. Vous arrivez dans un grand hall. Il s'arrête. « Pour vous c'est le bureau 1117. Le couloir au fond à droite. Je reviendrai vous chercher ici. » Puis, tout bas : « Peut-être qu'ensuite on pourrait aller se baigner. Pour le moment bonne chance. » Et sans vous laisser le temps de répondre il fait demi-tour.

C'est un bureau sombre, sur lequel règne un type aux cheveux gras et visage bouffi. Un garçon assez beau à l'air morose y compulse des fiches, cochant des cases sur une feuille rouge. « Vous comprenez bien », dit le

type, « Vous comprenez bien que nous ne vous avons pas amené ici pour rien. Nous avons impérativement besoin de vous, ce que je regrette par ailleurs soit-dit en passant, parce que je ne vous aime pas, mais alors pas du tout. Et j'ai de bonnes raisons. D'ailleurs c'est à quelqu'un comme moi que ce travail aurait dû être confié, pas à une lopette comme vous, pas à une de ces jeunes pédales frétilant de la queue – n'allez pas dire le contraire je sais que vous en êtes une même si vous avez eu un tas de petites amies (sacré dragueur) ça ne prouve rien et puis vous avez tout à fait une gueule de suceur de bites. » Le temps de reprendre son souffle et de jeter un oeil sur les fesses du garçon qui s'est penché pour ramasser son stylo. « Mais là n'est pas la question. On vous a donné à tester le simulateur, et vous nous avez tout bousillé. Vos fantasmes ! Comme si vous n'aviez pas pu les garder pour vous ! Alors maintenant j'exige des explications. Tout. Du début à la fin. » Vous vous levez. « Il y aura un rapport. Complet. Il sera prêt demain matin. » Il hurle : « Quoi ? Quoi ? Un rapport ? Pas de rapport ! Tout de suite ! Vous m'entendez bien ? Tout de suite ! » Vous haussez les épaules. « Demain. Vous aurez bien un petit peu de patience, non ? » Le garçon éclate de rire. « D'ailleurs je crois bien que j'ai envie de prendre l'air. »

Vous retrouvez le Môme qui sourit en vous voyant.

« Cigarette ? » Vous hochez la tête. Fumez en silence. « J'aimerais pouvoir comprendre. Il y a des choses que j'ai oubliées. Ce que je fais ici, par exemple. Et pourquoi.

– Inutile d'essayer de se souvenir. Ni de chercher à savoir... Personne ne répondra à vos questions. C'est une machine vide, ici. On invente des trucs qui ne servent à rien, on les teste, on les envoie dans un institut qui en fait Dieu sait quoi. Il paraît que c'est pour une guerre. Laquelle ? Tout le monde s'en fout. »

Le Môme ferme les yeux un instant avant de reprendre : « D'ailleurs vous savez quoi ? Beaucoup de ceux qui travaillent ici sont nés ici. Moi par exemple. Ceux qui viennent d'ailleurs ne se souviennent jamais d'où ils viennent, ou alors ils ne veulent pas le dire. » Il vous prend par le bras. « Mais n'y pensons pas trop. On va se baigner, d'accord ? »

Pause avant effacement

La rivière. Le Môme qui dort sous un arbre. La chaleur. Un ressac de plomb dans le silence. Vous fermez les paupières et des étincelles violettes explosent. Les langues du vent s'enroulent autour de vos jambes.

Vous entrez dans l'eau, hésitez, et vous vous retournez. Il s'est réveillé. Vous auriez envie de lui faire signe. Qu'est-ce qui vous en empêche ? Non. Vous préférez ne rien faire et plongez. Vous vous allongez sur un lit de gravier, fermez les yeux et c'est alors :

un peu comme une noyade me laisser aller tout doucement vers le fond immensité noire noire oppressé mais me débattre non j'étoufferai sans faire un geste l'eau âcre brûlant les yeux entraîné vers le fond invisible encore mais ça viendrait j'apercevrais le sable loin trop loin encore le baiser l'étreinte de l'eau qui serre de toutes ses forces plus fort à chaque instant indistincts visages autour de moi brûlure de l'eau visages souriants voix m'appelant ne pas écouter un peu comme une noyade me laisser aller tout doucement glisser glisser vers les profondeurs sans regrets non mais l'eau qui brûle et ronge écrasé par toute cette eau et rien à faire impossible d'y résister pas moyen agiter bras et jambes pas la peine écrasé nulle part dans les ténèbres mais la sensation de descendre encore et toujours poumons emplis d'eau qui brûle et ronge voix et visages au-dessus lointains et tout proches à la fois étrange mais pas le temps d'y songer car l'eau toujours toujours sombrer plus profond un

*peu comme une noyade me laisser tout doucement
aller le fond immensité noire oppressé mais me
débattre non j'étoufferai sans faire un geste
brûlant les yeux encore mais ça j'apercevrais le
encore le l'étreinte de l'eau fort instant moi l'eau
ne pas doucement glisser glisser sans regret*

Puis d'un bond remontant crevant la surface avec des gerbes d'écume et suffoquant essayant de reprendre votre souffle. Il est assis sur le bord. Il dit : « Ce n'était pas la peine. Il ne fallait pas. Ça ne servait à rien. » Vous vous allongez à côté de lui. Jouez avec ses cheveux. « Il fallait bien que j'essaie. » Puis vous vous taisez. Tout est trop paisible. Vous décidez qu'il est désormais trop tard pour comprendre. Qu'il faut dormir un peu.

Lorsque vous rouvrez les yeux il fait bien plus chaud. Un vent humide s'est levé. Vous clignez des yeux, d'abord surpris, avant de réaliser que quelque chose cloche. Vous secouez la tête. Mains posées sur la rambarde rouillée. Le Môme marche faisant front au soleil. Torse luisant de sueur. Il sourit et vous frôle en passant. Vous éprouvez alors un irrésistible besoin de crier. Mais pour ça aussi, semble-t-il, il est trop tard.